Document generated on 08/05/2025 11:34 a.m.

Inter
Art actuel

Temporalité à La Chambre blanche

Guy Sioui Durand

Number 71, Fall 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1110ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sioui Durand, G. (1998). Temporalité à La Chambre blanche. *Inter*, (71), 64–66.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1998

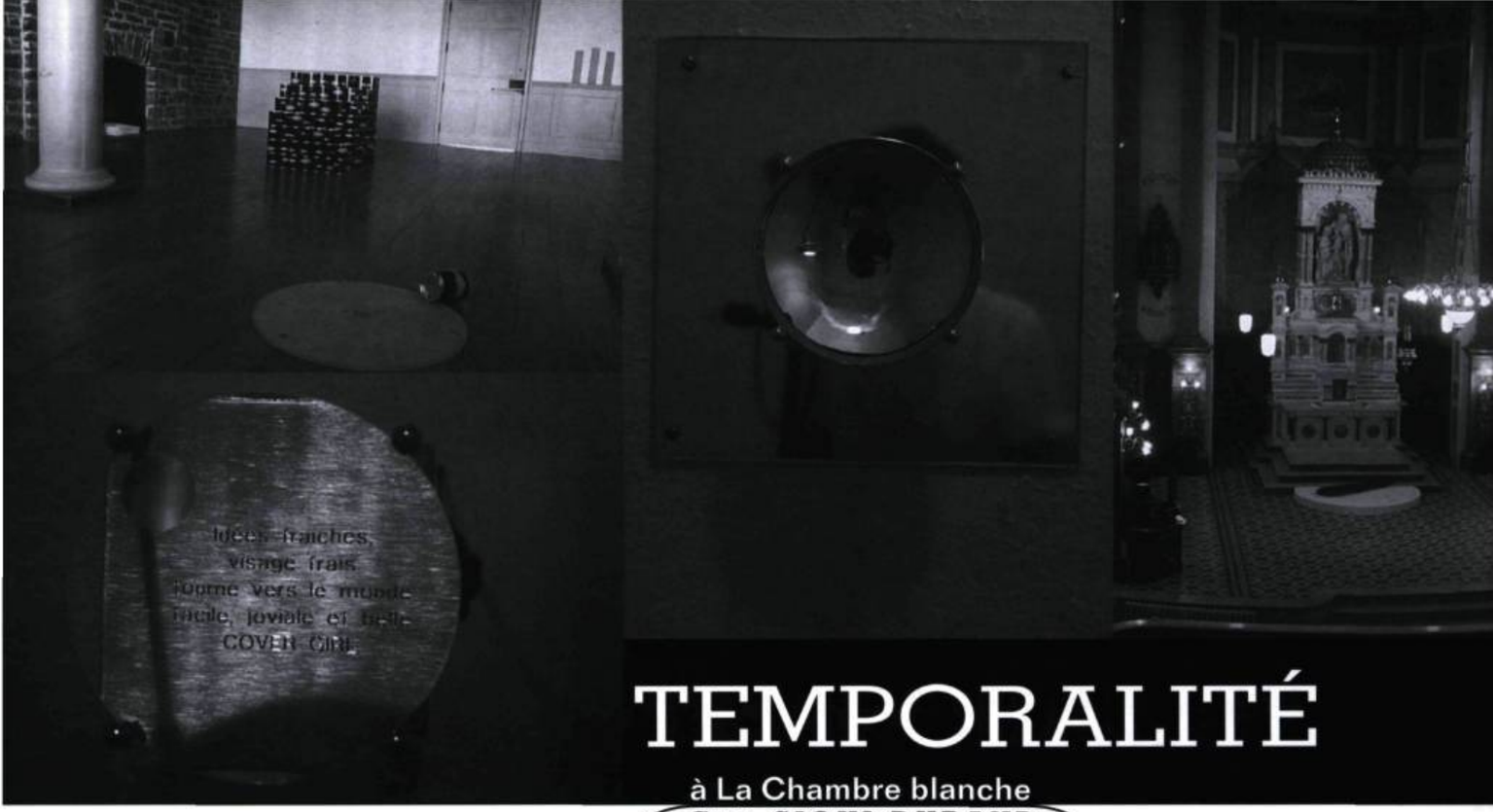
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



TEMPORALITÉ

à La Chambre blanche

Guy SIOUI DURAND

« *L'Éternité et un jour* est avant tout une étude du mouvement, une recherche sur le temps vécu, le temps imaginé, le temps mémoire, le temps faire, mais je l'ai abordé sur un mode individuel plutôt que collectif » (Theo ANGELOPOULOS). [1]

Cinq ans après le remarqué *Chambres d'hôtel*, l'événement *Temporalité* a aussi déployé des imaginaires disséminés dans plusieurs sites de Québec. La manifestation signalait les vingt ans d'existence de La Chambre blanche. Paradoxalement, les œuvres ne seront visibles que sur une très courte période, à peine trois semaines en avril 1998.

Un parcours d'œuvres in situ s'est tissé. À la maison Gomin, l'ancienne prison des femmes, un environnement de Lyla RYE hantait certaines cellules. Dans la nef désertée de l'église Notre-Dame-de-Grâce sur la rue Arago, dans la basse ville, s'est jouée une performance en duo par Michael FERNANDES et Andrew FORSTER. À la chapelle du Musée de l'Amérique française, l'installation d'Anne BARBIER côtoyait, tout près dans une des salles du Petit Séminaire de Québec, celle de Gilbert BOYER. Pour ce dernier, cette installation sera un élément d'une trilogie comptant aussi une action éphémère dans la cour du Musée de la civilisation et la pose d'une plaque sur la façade de la bâtisse de La Chambre blanche, sur la rue Christophe-Colomb. Ailleurs, dans un atelier du 350, boulevard Charest, l'odeur du café embaumait l'installation dédoublée de Murielle DUPUIS-LAROSE. Bien sûr les locaux de La Chambre blanche regorgeaient aussi de projets. Là, les images vidéo, cinématographiques et sur Internet des Guillaume PARIS, Sheila NADIMI et Pierre GINER s'activaient comme espaces-temps multimédias, et même un cédérom de Jocelyn ROBERT composé de prélèvements sonores invitait à l'écoute. Tout au long de ma visite, j'ai d'ailleurs été très sensible à la sonorité persistante qui rythmait la plupart des créations. L'adéquation contenu/contenant/contexte des propositions artistiques va osciller entre l'instant et la durée, ces deux pôles de la temporalité. Le temps vécu, le temps mémoire et le temps faire en émanaient.

Le temps vécu

Sans sombrer dans le cliché, disons que parallèlement aux reconstitutions statistiques et documentaires qui sont à la base des sciences historiques, se profilent des histoires personnelles, subjectives qui demeurent la plupart du temps sous silence. C'est cette autre version du temps vécu qu'ont particulièrement explorée les créations de Lyla RYE et de Murielle DUPUIS-LAROSE.

Rires féminins derrière les barreaux

L'édifice est désaffecté depuis 1992. J'ai pourtant entendu des rires et des chansonnettes dans cette ancienne prison des femmes, l'imposant château Gomin sur le boulevard René-Lévesque Ouest. Des voix claires et chevrotantes (les timbres sont issus d'un travail de numérisation des sonorités), la première d'une enfant (Lulu la toute jeune) et l'autre d'une grand-mère (Emma), se faisaient entendre dans deux cellules. La toute jeune fredonnait un air publicitaire de Cover Girl, la dame, un air d'antan. Ces environnements sonores enveloppaient divers détails, écritures, graffitis ou objets aux murs. Quelques-uns laissaient croire à la présence des deux personnages imaginés par l'artiste. Des loupes ou cadrages les signalaient au regard. Petit à petit ça devenait touchant. L'artiste n'a pas cherché à confronter la lourde mémoire de l'ancienne prison des femmes. Lyla RYE (Toronto) a plutôt œuvré en douceur, y ajoutant son monde imaginé pour, comme elle dit, « unir la mémoire personnelle et la mémoire architecturale [...] du langage symbolique des espaces investis ». Cette joie sonore libérait le regard des traces d'incarcération, comme si l'artiste s'était employée à le déjouer.

Écrans silencieux et tasses qui sonnent... l'alarme

Murielle DUPUIS-LAROSE (Québec) s'est installée à un étage converti en lofts pour artistes de l'édifice sis au 350, boulevard Charest. Dès l'entrée, l'odeur d'une cafetière fumante arrive immédiatement aux narines. De nombreuses tasses sont suspendues, à l'envers, dans le grand espace. Les tasses portent un prénom féminin gravé. Lorsqu'on les frôle, elles émettent des sonorités de porcelaine. Par cette proximité sonore fragile, l'artiste matérialisait dans l'espace ces silences qui pèsent sur trop de violence domestique vécue. Trop souvent, la victime absorbe, avalise ces blessures que la quotidienneté banalise. Dans un coin, une autre pièce s'entrouvre. On dirait la reconstruction d'une cuisine ou d'une salle de séjour. S'y trouvent berceuses, table, téléviseur. C'est de là que vient l'odeur du café. La projection en continu sur grand écran de la télévision capte aussitôt l'attention. Les actualités télévisées défilent mais sans le son, ce qui ajoute à la prise de conscience critique. Ces informations étrangères à propos de misères et de violences remplissent le logis. Elles envahissent l'espace privé qui renfermait déjà d'insoutenables vécus (les tasses). Jusqu'à quel point le petit écran sature-t-il les injustices, les horreurs, les souffrances ? Dans les deux cas, c'est l'inhumanité. DUPUIS-LAROSE cherche à confronter ces ambiances antinomiques. Elle le fait sur le mode de la douceur. C'est pourquoi, comme l'odeur du café matinal, l'environnement était perceptible à échelle humaine, conviviale. D'où l'importance de la présence constante de l'artiste parmi ces bribes de vie. Elle sera présente toute la durée de l'événement.

Le temps mémoire

Les lieux institués comme les musées se veulent les architectures et les réservoirs de la mémoire collective. Anne BARBIER en a fait le matériau de ses déplacements. Il en est de même avec le stockage numérique pour les supports audiovisuels et les ordinateurs. Jocelyn ROBERT a prélevé les sonorités actuelles des sites occupés successivement par La Chambre blanche depuis 1978. Il les a enregistrés sur un cédérom. Sheila NADIMI livre cinématographiquement sa passion pour le mystère des persistances de la tradition à propos de la fauconnerie tandis que Gilbert BOYER, à travers trois actions, montre sa peur

de ne plus se rappeler. Dans les quatre œuvres, le temps mémoire, même sur différents registres, devient la référence.

Le tombeau de poudre

Anne BARBIER (Paris) s'est immiscée dans un des lieux institutionnels fondateurs de l'Amérique française, la chapelle du musée de l'Amérique française [2]. Elle va y manipuler la matérialité même de l'endroit, c'est-à-dire la symbolique des reliques religieuses, aujourd'hui devenues muséales. Cette chapelle, en plus d'être un lieu de mémoire collective, se caractérise par une architecture aux décors baroques, opulents, saturés de stimuli, d'œuvres dont le génie sculptural et pictural du trompe-l'œil dispute allègrement aux reliques du culte la singularité des lieux. C'est ainsi que lorsque vous vous approchez des lourdes colonnes de la nef et que vous cognez, alors surprise, elles sont creuses ! Ce que l'on croyait être de marbre somptueux se révèle être du bois et du plâtre et un effet de peinture étonnant de ressemblance. C'est justement la mouvance historique (les multiples déplacements du tombeau de Mgr de Laval) et l'apparence formelle (la substitution des matériaux, les angles et rencontres de formes déplacées en fonction des deux emplacements dans la crypte du tombeau du premier primat catholique) qui seront la source d'inspiration du travail d'Anne BARBIER. Intéressée aux résidus symboliques des choses révolues et aux matières volatiles, l'artiste recourt elle aussi à la substitution des matériaux nobles en utilisant de la poudre de calcite pour reproduire au pied de l'autel l'un des emplacements de la dépouille, la forme du tombeau noire sur une rotonde blanche. Elle interviendra aussi par une action minimale, posant deux pointes dorées faites avec de la cire d'abeille sur l'autel.

Figer les parcelles de temps

Qui se souvient des trois endroits occupés successivement par La Chambre blanche ? Jocelyn ROBERT (Québec) les fait revivre au présent mais stockés dans l'espace-temps ré-écoutable de la technologie numérique. Cet artiste du son a consigné sur cédérom des prélèvements sonores actuels des divers lieux occupés par le collectif des artistes de La Chambre blanche. À vous d'« écouter » les époques de la courte vie du centre d'artistes et de vous souvenir ou d'imaginer...

Être constamment aux aguets

Sur le mur de la salle au deuxième étage de La Chambre blanche, un déroulement cinématographique d'images nous montre un faucon *en séance de dressage de chasse* pendant quelques minutes, en une boucle qui recommence sans cesse. Sheila NADIMI (Utah) a dû avoir recours à une technologie cinématographique assez unique pour projeter ce court métrage en noir et blanc. Le montage en boucle permettait ce visionnement ininterrompu. Et, dans la salle, on entendait constamment le bruit du fonctionnement caractéristique de ce type de projecteur. Cette sonorité de la machine, du fait que le court métrage était muet, se trouvait dominante, provoquant la conscience du temps de projection. Sheila NADIMI est justement fascinée par la fauconnerie, symbole séculaire du rapport instable de l'homme avec la bête sauvage. Exotique en soi, le sujet renvoie néanmoins à un rapport inchangé entre l'homme et la bête depuis des siècles. Bannie dans certains endroits du globe, la méthode de dressage du faucon ne s'est jamais modifiée au fil du temps. L'apprivoisement traditionnel du faucon, cet oiseau de proie, remonte aux peuples nomades asiatiques.

Le temps file

Gilbert BOYER (Montréal) est intervenu trois fois dans trois endroits différents et de trois manières distinctes. Au Musée de la civilisation, il a créé *Lux* tout simplement, une action éphémère, allumant des bougies dans une foule de petits amoncellements de neige : « Une nuit de petites chambres blanches », dira-t-il. Le chaud et le froid, la consumation et la fonte s'y rencontrent et marquent la durée. Dans la salle jadis réservée aux fournitures de l'ancien séminaire de Québec, l'artiste va composer une installation où musique populaire tsigane et propos enrobaient l'atmosphère de la salle. Là, il y avait un empilement bien ordonné de boîtes de conserve vides sur lesquelles apparaissait l'image en couleur sur fond noir de l'éclat de la bougie dans la neige. Sur un des murs de pierre, BOYER avait déposé une glace fumée avec inscription d'une pensée : « Dans ma mémoire certaines images brillent, précises, intenses, lumineuses, d'autres s'évaporent, floues, soufflées par l'oubli, à peine une marque dans la neige. Tout finira par se consumer, s'éteindre, fondre et disparaître, comme si rien n'avait jamais eu lieu. Mais il y aura eu la chaleur et la lumière d'une flamme cachée, protégée de la bourrasque, un éclair derrière un nuage, un peu d'eau renversée... presque rien. Mais combien de temps encore me reste-t-il ? »

Enfin, sur le mur extérieur de La Chambre blanche, rue Christophe-Colomb, l'artiste a fixé une plaque de marbre fracturée en deux. Il l'a appelée *ce jour là*. Une inscription de l'heure (10h 56) tentait, vainement on le devine, de figer le temps, comme pour arrêter l'inexorable : « ...e jour là le // temps s'est arrê... 10 h. // 56 ».

Le temps faire

Les humains font symboliquement commerce du temps. Les marchandises périssables en sont un bon indicateur. Des artistes comme Pierre GINER avec la cigarette, Guillaume PARIS avec les emballages de produits domestiques ou Michael FERNANDES et Andrew FORSTER, en duo pour une performance, loin de s'y soumettre, vont fabriquer d'autres incertitudes.

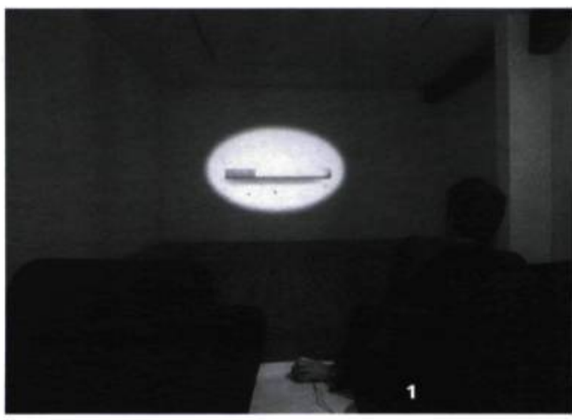
Une cigarette interactive se consumant

Pierre GINER (Paris) œuvre sur le Web. Il est intéressé aux communications interactives. La finalité de son projet sur le site Internet de La Chambre blanche s'appellera *Ça dure un peu*. Une cigarette virtuelle sur laquelle l'utilisateur pouvait cliquer permettait d'entendre divers messages déraisonnables et même d'en composer de son cru.

L'interaction possible est bien décrite par l'artiste : « Sur l'écran cathodique, le motif d'une cigarette se consumant. Le temps de cette petite mort, on entend le récit de faits divers. Ces messages mettent en scène l'absurdité et la perte. L'utilisateur du site peut à sa guise interrompre ou modifier ces messages, ou encore contribuer au projet en en rajoutant certains autres ». Afin que le projet ne soit pas accessible qu'aux seuls internautes, un projecteur adapté permettait aussi la projection simultanée au mur d'une des salles du centre d'artistes de l'image interactive de l'ordinateur.

Dialoguer avec le périssable

Le projet *Withering* de Guillaume PARIS (Paris) proposait dans une des salles de La Chambre blanche trois socles insolites formés d'images vidéo et de marchandises désuètes. À l'entrée un cube de verre renfermait une boîte de gruau Quaker, les deux autres socles supportant chacun un moniteur vidéo. Au fond de la salle, face à la boîte de céréales, le vidéo *Withering 1* présente l'emballage d'origine d'un yogourt. Il est en décomposition partielle comme l'indiquent des débuts de moisissure. Le produit date de 1992. Sur son emballage l'image de la figurante, soudainement, s'exprime en italien. Giovanna cause de son métier dans la publicité mais aussi de son enfance : « Je n'ai aucune nostalgie de l'enfance. On éprouve de la nostalgie pour quelque chose de perdu mais l'enfance, moi, je vis avec, elle est comme l'un de mes organes : un nerf, une artère, le cœur qui bat, ma racine.... Mais pas les photos, celles-ci étaient un triste écho de la vie et ne m'appartenaient pas. Déjà toute petite, le dégoût pour mon image photographiée m'avait submergée comme une inondation. Je sentais que ce bout de carton glacé qui cherchait à reproduire mon corps était une falsification, une imposture, et ne retenait rien de *moi, pas même un soupçon de vérité* ». Entre les deux socles en vis-à-vis, s'immisce la vidéo *Withering 2* qui représente un autre personnage publicitaire, Miss Pears 1995. Cette fois la femme annonce du détergent à lessive. On assiste à la même interactivité du monologue via les manipulations de l'image et du son par ordinateur. Pour un instant j'ai songé que ces prélèvements d'emballages et de personnages dialoguaient entre eux sur le phénomène inexorable de l'altération qui touche tous les cycles de la vie. Le remplacement et la superficialité qu'impose le commerce de la culture de con-



Photos : page de gauche : en h. à g. : Gilbert BOYER, *Réservoir* (Séminaire de Québec) ; en b. à g. et au centre : Lyla RYE, *Emma & Lulu* (Maison Gomin) ; à dr. : Anne BARBIER, *Sans Titre* (intervention in situ à la chapelle historique du Séminaire de Québec). Page de droite : 1. Pierre GINER, *(ça dure un peu)* (La Chambre blanche).

sommation de masse n'est pas naturel. Il est économiquement fondé sur le remplacement programmé, publicité oblige, sur le renouvellement des stimuli pour faire acheter (la mode). Guillaume PARIS a réalisé en fait, inscrite dans l'événement *Temporalité*, une étape de son plus vaste projet H.U.M.A.N.W.O.R.L.D. L'artiste y tente notamment de retracer les comédiens qui ont joué ces pubs, tout en créant des installations pluridisciplinaires et multiculturelles. Pour lui, « le temps psychologique des figurants est en osmose avec le temps organique du produit ». Métaphore du vieillissement des humains ?

Du passé joué. Le duo de performeurs dans la nef

Lors de ma visite de l'église Notre-Dame-de-Grâce dans Saint-Sauveur, la performance des deux artistes était chose du passé. Restaient des traces. J'ai vu dans le nef de bois désertée les reliquats de la rencontre de deux performeurs, Michael FERNANDES (Halifax), l'agent, et Andrew FORSTER (Montréal), l'opérateur. Au-devant, deux chaises avec à leur pied des espadrilles. Il y avait aussi une table pleine de factures, les chaises, le miroir et les draperies noires... La captation vidéo développait un rythme lent sur fond de lecture d'un texte émouvant (l'histoire de Joe en voix *off* par Michel BONNEAU et Emmanuelle DESJARDINS) : « Voilà le scénario : il y a celui qui croit être à la tête des opérations, qui comprend ce qui se passe ; puis il y a celui qui ne fait qu'agir... Le décideur, l'exécutant, dont le destin est de se rencontrer à ce moment précis et dans ce lieu choisi. Ainsi va la vie. Ils partagent ensemble un même principe qui guide leurs actions, mais qui touche chez chacun d'eux des habiletés ou des volontés bien distinctes : premièrement les pantalons, puis les chaussures. Dans cet ordre ». J'ai flairé des temporalités incompatibles, l'une institutionnelle et lourde d'un décorum connu (celle de l'église catholique romaine désaffectée) et l'autre fort brève d'un court théâtre existentiel très scénarisé et aux instants fluctuants entre les deux protagonistes.

Y réfléchir a posteriori

Alors, le sens commun de tout ça ? *Temporalité* aura tangué entre la vision étendue et les fragmentations singulières, entre la symbolique des civilisations et les consciences personnelles. Et plus vers les secondes que vers les premières.

La vision étendue

C'est un temps historique qui a servi d'horizon aux artistes sur les sites et même dans le cyberespace. Mais à l'opposé de cette linéarité causale du temps qui passe, le climat éthique de ces temps imaginés in situ (temps vécu, temps mémoire, temps faire) pose des diagnostics plutôt inquiets sur la durée, le passage et la pérennité. Alors il y a repli sur l'instant présent. Finalités de l'art actuel en pleine postmodernité au moment où la modernité commence à peine à reconnaître sa propre tradition (citations, auto-histoire, remake, etc.), elle qui s'était justement constituée comme bris conscient de tout traditionnalisme ? Peut-être.

Chose certaine, les artistes de *Temporalité* ont choisi d'énoncer leur propre précarité plutôt que l'opposition à l'institué. Le je, la subjectivité et les consciences personnelles ont quitté les nous idéologiques. Les institutions perdurent tandis que les utopies collectives et la pensée révolutionnaire s'étiolent. Dans une quotidienneté nord-américaine où le temps est synonyme de mesures, d'horaires, de temps de travail, de temps contraint, de temps organisé, avec comme symboles non plus le calendrier solaire et ses cycles naturels, mais bien l'horloge et le calendrier avec le bogue de l'an 2000 pour le stockage et la circulation informatique de la communication planétaire dominante, j'ai bien apprécié les silences, les écarts, les fractures et les prélèvements à échelle humaine de l'événement. Un répit ?

Peut-être aussi parce que nombre d'œuvres d'art actuel, installations et performances, tendent à n'exister que quelques instants. Si ce n'était de leurs captations photographiques, vidéographiques, par les nouveaux supports électroniques et même dans un compte rendu « gutenbergien » de la critique comme c'est le cas ici, l'art in situ de tels événements se situe à l'opposé de la durée, comme c'est le cas de l'art public du monument commémoratif, des symposiums de sculpture et des œuvres d'intégration à l'architecture, par exemple.

Cette brièveté d'existence ne touche pas qu'à la nature de l'œuvre. Elle a encore un impact sur la rencontre avec les gens, sur la transformation possible des sensibilités. La brièveté de *Temporalité* fit que l'événement n'a pu s'adresser qu'aux gens informés et disponibles à ce moment-là, en avril 1998. C'est court et c'est peu comme rayonnement. Qui plus est, cette volatilité des projets se fractionnait encore en une dispersion dans plusieurs sites dans la ville. À nouveau, repli vers l'expérience vécue.

Des consciences personnelles

C'est pourquoi *Temporalité* a fait converger, quels que soient les sites historiques, ancien comme le Petit Séminaire ou plus récent comme l'emplacement du centre d'artistes, des éveils de la conscience personnelle. L'accent m'a semblé porter sur l'inexorable processus d'altération de la vie et des choses que nos mémoires visuelles ne peuvent ni capter pour toujours, ni stopper.

Passé l'émerveillement de l'enfance mise à l'écart par l'incarcération chez Lyla RYE, du bris de la plaque commémorative sans mesure exacte du temps qu'il reste pour Gilbert BOYER, de la dégradation des produits et des images qui promettent le bonheur par l'achat saisi par Guillaume PARIS, ou bien de la cigarette qui ouvre une parenthèse mais qui se consume en quelques minutes avec Pierre GINER, le même malaise existentiel persiste. Celui de l'altération inexorable dans des cycles qui débordent les horaires culturels que se donnent les sociétés et les humains avec leurs agendas de toutes sortes.

Même dans la boucle cinématographique incessante de Sheila NADIMI, la tradition, cette transmission inlassable de savoir-faire immémoriaux, bat de l'aile sans la technique. Ce silence au quotidien des tasses de café pour les malheurs que l'on ne sait dire alors que hurlent télévisuellement dans nos logis ces malheurs collectifs amplifiés, renouvelables selon la grille-horaire et mis en scène par DUPUIS-LAROSE, nous le rappelle. L'altération persiste encore quand il ne reste plus que les prélèvements faits par Jocelyn ROBERT des bruits pour rappeler en écoute ces espaces-temps d'art d'hier, aujourd'hui. Alors ? Au moment où les physiciens estiment la fin du temps et que les artistes fractionnent en instants cette finitude, le choc inquiet de la mesure et de l'amesure (hors de toute mesure et non pas refus) de l'Univers égrenait le vécu, la mémoire et le faire tels qu'imaginés dans l'événement *Temporalité*.

[notes]

[1] Théo ANGELOPOULOS, *L'Éternité et un jour*, Palme d'Or, Festival de Cannes 1998.

[2] La chapelle du Musée de l'Amérique française est d'abord celle du Séminaire de Québec. Hier, vouée au culte catholique romain, église officielle de la royauté française et des colons fondateurs de Québec à la suite de Jacques-Cartier, de Champlain et de Monseigneur de Laval, elle est aujourd'hui un musée historique faisant partie du Musée de la civilisation de Québec.

Photos : 2-3, Murielle DUPUIS-LAROSE, *Ces petits noms* (Espace ba) ; 4, Guillaume PARIS, *Withering* 1 et 2 (La Chambre blanche). Ph. : Ivan BINET.